

Anne-Marie SMAL



Photo : J.-L. Geoffroy

Par Jacques POHL

1992

Service du Livre Luxembourgeois

À travers toute cette poésie s'exprime un culte grave et profond de la sève et du sang. Le monde y paraît comme une immense communion de l'homme avec l'homme, de l'homme avec la mort ou la douleur, de l'homme avec la nature, les animaux ou les plantes.

*Cette poésie a un étonnant accent mystique, mais d'un mysticisme nu, assez dépouillé de religiosité (...)
Quand la poétesse s'adresse à Dieu, nous nous demandons quel est ce Dieu. »*

Ces lignes, qui datent de 1950, présentaient aux lecteurs du *Gaulois* une toute jeune fille comme *un espoir de la poésie française*. Que pourrait faire de mieux la même plume, trente-cinq ans plus tard, sinon d'écrire que l'espoir est devenu épanouissement ?

Biographie

Anne-Marie Smal est née à Namur, en 1929. Bien que son père fût de nationalité française – Lorrain –, c’est surtout dans le terroir du Namurois que sa famille, apparentée à celle de Jean Tousseul, enfonce de profondes racines. Des parents très sensibles, un père obsédé par l’idée des guerres, moins celle qu’il avait faite que celle dont il sentait la menace, une mère éprise de culture et de nature : la conscience d’Anne-Marie s’éveille très tôt aux sentiments du beau, mais aussi à ceux de l’angoisse. Dès quatre ans, elle dicte des histoires à Juliette, une amie de sa mère qui tiendra une grande place dans sa vie. À dix ans, voyant des statues de saints dans un magasin, elle pense brusquement qu’*il n’y a rien au-delà*. Et, en même temps, elle éprouve une peur de la mort qu’elle ne retrouvera pas aussi intense, plus tard, pendant la guerre, sous les bombardements, ceux de l’exode de 40, qui lui laisseront pourtant d’épouvantables souvenirs ou, plus tard, ceux qui tueront deux de ses camarades de lycée.

Après des études primaires campagnardes, en effet, elle est entrée, en 1941, au lycée Blanche de Namur. Elle découvre les grands noms de la poésie ; elle se met à écrire elle-même. Elle a la chance d’avoir des professeurs compréhensives, indulgentes à cette adolescente qui néglige beaucoup de cours pour se livrer à sa vocation.

Parmi ses souvenirs de ces années à la fois sombres et belles, graves et fécondes, il y a celui d’une petite juive (qui survivra), condamnée à porter l’étoile jaune : la directrice l’a présentée de classe en classe, courageusement, *en expliquant ce que c’est le racisme*.

Autre souvenir douloureux, la mort accidentelle d'un ami d'enfance, dans ce site sauvage et tourmenté de Pignewart, souvent cité dans l'oeuvre. Mort aussi de Juliette.

Après le lycée, des études supérieures amènent Anne-Marie à occuper un emploi dans les services de la Province. Mais, ce qui importe, c'est qu'en 1947, à moins de dix-huit ans, elle publie son premier recueil : ***Chants et gestes pour les croix invisibles***. Il est accueilli de façon très élogieuse, notamment par Pierre Lesdain, ami et biographe d'Henry Miller; et André Rodenbach aura ces mots : *Poète profond, d'une précocité étonnante*.

Les rives du sang, le second recueil, paraît cinq ans plus tard. Anne-Marie allait-elle ensuite, comme trop de jeunes poètes prometteurs, s'abandonner au silence ? C'est seulement en 1966, après des années dont plusieurs furent pénibles, que reparaît son nom sur une plaquette, dont le «titre» a été suggéré par Pierre-Louis Flouquet. À vrai dire, seul le prénom reparaît: le ***Poème sans titre***, oeuvre de Madame Scheyven a le même âge que Nathalie, la seconde de ses trois filles. Deux ans plus tôt était née Claire (1962), et une troisième soeur, Geneviève, devait naître en 1968.

Anne-Marie Smal a vécu longtemps *sur les bures*, pas très loin du *Village gris*, à Marchovelette, dans une maison des champs, maison ouverte à tous, aux enfants et dans l'amitié des animaux, maison isolée et si spacieuse que chacun peut s'y ménager son coin de liberté et pourrait même, si tel était son désir, y vivre sa solitude.

Anne-Marie ne laissait aucune saison sans écrire, le plus souvent dans son *petit bureau blanc*, d'où la vue, par l'échappée, embrasse de vastes champs, de hautes frondaisons, des chemins qui n'en finissent pas. Ce n'est pourtant qu'après un long nouveau silence que paraît son chef-d'oeuvre, ***Variations sur les battements du coeur***, que Roger Brucher a si bien situés sur les plages d'un certain sacré où l'âme prévaut.

Anne-Marie Smal poursuit aujourd'hui sa recherche poétique au coeur d'un des plus beaux paysages urbains de notre pays, tout près du confluent de la Sambre et de la Meuse.

Bibliographie

- ***Chants et gestes pour les croix invisibles***, Paris Bruxelles, Vermaut, 1947.
- ***Ballade du sang***, dans *Cahier de Poésie*, édité par André Rodenbach, mars 1950. Vers 1950, traduction des ***Epigrammata in honorem sanctonum*** de Jean Pignewart, prêtre né en 1592 (non publié).
- ***Les rives du sang***, poèmes, Bruxelles, Cahiers de l'Hippogriffe, 1952.
- ***Poème sans titre*** (ou "*Monolithe*"), sous le nom de Anne-Marie Scheyven, Dilbeek, Maison du Poète, 1966.
- Poèmes mis en musique par Eugène Guillaume : ***Pluies, Cerfs***.
- ***Variations sur les battements du coeur***, Erpent, Édico, 1984.
- Des nouvelles et des poèmes inédits.

Texte et analyse

SEUIL

*Votre maison est de pollen, de fleurs, d'abeilles, d'ailes.
Ses parois, voilures transparentes,
sont, rayonnantes poussières,
les forces qui mènent les constellations, des ondes.*

*Que je repose un instant le front sur le seuil,
là où le rosier tremble de fleurir :
J'ai frappé à votre porte et c'était la porte du temps.*

* *
*

*Comme Thomas, jadis, connut les plaies du Sauveur
puis-je effleurer le Coeur au-delà du temps,
ce beau feu, cette présence, que les vents, les absences,
les jours d'ici me cachent ?
Je m'affermirai par toi,
pierre-étoile du gué dans l'espace.*

(Variations sur les battements du coeur)

La poésie commence où finit l'explication. On ne saurait assez se répéter cette phrase avant toute analyse. Et se répéter, en se rappelant Éluard, que la vraie poésie est moins celle qui est inspirée que celle qui inspire.

C'est peut-être par ce biais qu'une «analyse» peut se justifier, à condition qu'elle se sache, qu'elle se reconnaisse toute personnelle, en toute humilité.

Oui, le poème donné, le poème entendu, chacun peut essayer de dire, même maladroitement, quelles sources d'inspiration se sont ouvertes en lui, toutes différentes, peut-être, de celle du voisin, toutes différentes de celles du poète, de la poète. Que celle-ci veuille accueillir, sinon agréer, les notes qui suivent, et jusqu'aux trahisons qu'elles recéleraient.

Le titre du poème accepterait au moins deux «explications». Il est «au seuil», non pas du recueil entier, mais de sa seconde partie, de loin la plus importante, celle qui groupe les poèmes récents (1978-1984) et qui donne son nom à l'ensemble : *Variations sur les battements du coeur*. Mais le seuil, c'est aussi, et davantage, celui du poème, celui de *la porte du temps*, celui qui, pour reprendre une épigraphe d'André De Poerck, est *le lien qui joint les univers*. Le premier mot, *Votre*, indique que les vers s'adressent à un être qui semble exclure la familiarité.

C'est seulement la fin du poème qui nous éclaire à ce sujet : le seuil pourrait être «*la pierre-étoile du gué dans l'espace*» : pierre du seuil, pierre au milieu du gué qui facilite le passage, seuil qui ouvre sur les infinis du temps et de l'espace. Le premier mot et le dernier vers se répondent : ceci laisserait présumer que le poème est plus «construit» qu'il ne semble à la première audition. Mais le dernier mot qui précède le dernier vers est *toi* et non *vous*. Devons-nous admettre qu'entre la poète et l'étoile, chargée de tant de grandeur symbolique, la déférence s'est adoucie de confiance ou d'amour? Malgré d'immenses différences de

situation, on peut songer aux *vous* pompeux qui se changent en *toi* passionnés dans la bouche de Phèdre ou de Roxane.

Le *Je m'affermirai* qui précède *par toi* semble, effectivement, s'opposer légèrement à la nuance craintive du *tremble de fleurir*. Mais une autre interprétation est plus hautement possible. La *maison* serait celle du Coeur – la majuscule a son importance – ce coeur si proche des doigts, peut-être, et si incommensurablement lointain.

Pour l'atteindre, si ce n'est pas impossible, la poète rêve d'un relais, d'un seuil, où se reposer un instant, d'une pierre où s'affermir, et à qui elle dit *tu* : affective ou stellaire, cette distance-ci paraît moins infinie. Que ces échos – *vous* devenant *tu* ; ou *tu*, seuil vers le *vous* – soient calculés ou non, peu importe : en poésie, a dit Benedetto Croce, le (je) *veux* ne « vaut » pas. Et assez peu importe, avouons-le, la « construction ». Pauvre poème que celui qui ne serait que puzzle, épure, morceau d'architecture. Faisceau grave ou subtil de résonances qui se déroule dans le temps, notre poème communique dès les premiers mots, une sorte de charme – de *carmen* – incantatoire qui se soucie peu des concordances qu'on peut se plaire à découvrir après coup. Isolez le premier vers, admettez même qu'il ne soit pas, ainsi, indépendant d'une vision « réaliste » il restera une merveille de grâce légère et un peu mystérieuse. Remarquons ce que donne de diaphane au vers le mot le plus vague, le plus banal de la langue française : *est*. Si vous le remplaciez par *brille*, *bruit*, *scintille*, *étincelle*, *s'éclaire*, *est pleine* etc., vous n'auriez qu'un pastiche de Tristan Derème ou de Francis Jammes.

Ce *tes* sans pesanteur dit tout de suite qu'il ne s'agit pas d'une « vraie maison, et c'est ce que développe le reste de la strophe, avec une progression à la fois discrète et puissante : de l'espèce d'habitation que pourrait être un jardin de juin, on s'élève vers les *constellations*. Détaché pour former un vers à lui seul, *ailles*, après *abeilles*, donne de l'ampleur à l'envol. Et cet élargissement est marqué, lui aussi, par un *sont* qui répond, mais avec quelle amplitude, au *est* du premier vers. On aimerait

s'attarder à vingt «répondances» ou correspondances qui donnent à la strophe sa transparence cristalline et grave. Mais une «analyse» comme celle-ci doit se garder de trop peser, dans les deux sens du mot.

Le mouvement qui va du quotidien à l'infini, on le retrouve dans la strophe suivante. La maison est devenue, en apparence, plus *maison* : elle a un seuil et une porte qu'un rosier pourrait fleurir. Remarquons, ici encore, la puissance, l'extraordinaire «projection» que peut prendre un mot très banal, très simple : *temps*. Remplacez-le par autre chose – *grange, porche, eden, voire rêve* ou *coeur* – et toute la strophe perdra de son altitude, sans que cesse pour autant de nous charmer ce rosier – si humain – qui *tremble de fleurir*.

Le poème pourrait finir ici. Et tant pis si nous ne savons pas à qui est l'aérienne *maison*... Mais, après les astérisques, il rebondit, rejaillit comme dans une autre direction, et comme *au-delà du temps*. L'évocation évangélique – *Thomas, jadis* – donne une particulière délicatesse au verbe *effleurer*. Il importe peu, encore une fois, de savoir qui est ce *Coeur*, en harmonie avec le titre du recueil, ce coeur que rendent à peu près inaccessible les contingences terrestres : les *vents* qui s'opposent au *beau feu*, les *absences* à l'idéale *présence*, les jours d'ici à *ce qui est* «*au-delà du temps*». Et, unissant deux thèmes du poème, ces deux derniers vers offrent l'étoile qui, comme une pierre au milieu d'un gué sidéral, ne récuse pas l'espoir de franchir le seuil qui mène à ce Coeur divinisé, merveilleux, inconnu.

Resterait à parler de la forme, du tissu poétique. Mais ne risque-t-on pas d'en dire trop, ou trop peu. Notons sans plus, ce qui est fréquent chez Anne-Marie Smal, une sorte de volonté – inconsciente ? – d'échapper aux règles «classiques» : pas de rimes, ni même d'allitérations, pas de jeux gratuits de sonorités, aucun ronronnement de rythme, aucun battement de mesure. C'est tout au plus si le premier vers est un alexandrin sans césure, et si un autre alexandrin pourrait se dégager, brisé, de la dernière strophe : *que les vents, les absences, les jours d'ici me cachent*.

On a parlé de *grandes orgues*, à propos de la poésie d'Anne-Marie Smal : oui, si on veut, en songeant que, de tous les instruments, c'est l'orgue, même en sourdine, qui donne le plus de voix à la grandeur.

Choix de textes

PLUIES

à Juliette et Jacques

*La pluie et son bateau d'iris,
sur le lac où la mort
a levé l'ancre depuis toujours,
m'a prise dans son murmure et j'ai peur
de n'être qu'un soupir échappé de la mer.*

*Les âmes semblent y perdre haleine
et palpiter comme des guitares oubliées
sous les doigts des marées envahissantes...*

*Elle ronge la face des anciens mondes,
les murs blafards et les forêts fanées et dangereuses
comme les vieux bouquets.
Voici que je voudrais courir
avec des bras légers
dans le coeur tournoyant de sa fontaine
et crier aux oiseaux de la vie que la mort
est un grand paysage
sans corbeaux, sans arbres et sans pluies.*

*Elle trépigne sur le front chauve du clocher
et les orgues s'emplissent de sa lumière défaillante, peut-être*

*L'enfant qui l'écoute tomber
sur les ardoises du grenier*

*croit habiter un violon immense
dont le rythme n'est pas étranger à son coeur
(son coeur chaud où le sang crépite et luit
comme une chevauchée lointaine...)*

*L'enfant-au-silence lui prête des gestes et des paroles,
d'elle il ne peut se lasser
parce qu'elle est vaine, la pluie, éternelle et telle
un appel d'oiseau vers la plaine oubliée
chant inconnu, forêt perdue...*

(Chants et gestes pour les croix invisibles)

BALLADE DU SANG

*Seigneur, pourquoi nous as-tu donnés aux bêtes
comme si nous étions la cendre de ton corps mort ?
Nous, parcelle de ton visage,
ton rêve transfiguré dans la chair et le sang !
Pourquoi as-tu semé cet amour de soi-même au fond de nous ?
Tu savais... nous n'étions qu'un brin d'herbe de ta prairie,
pour toujours mêlés à la terre et jamais séparés.*

*Tu savais...
Depuis le temps qui a toujours été, tu es tombé d'extase
au pied de l'arbre de nos veines
et tu t'écoutais souffrir dans nos fontaines silencieuses !*

(Ballade du sang)

*Tu es l'égal du soleil,
toi qui brûles de ta propre chaleur,
à la hauteur des herbes, sous les oiseaux.
Tu es comme l'éclair entre ciel et terre,
colonne où ils trouvent leur secrète mesure.*

(Le poème sans titre)

PAYS D'ÉCHOS

*Aile fraîche
viendra-t-elle la lettre ?*

*Un jour, je me dépouillerai de mon histoire.
Je serai comme à l'aube, à la naissance :
Un être à qui rien n'est donné
sinon, pour un instant, la vie.
Un être transparent, une attente,
un pays d'échos, un champ de neige.*

(Variations sur les battements du coeur)

*Derrière le rocher, devant un oranger,
loin de l'oiseau
et partout dans le monde s'élève une prière
L'unisson d'un repentir pour l'espérance
crucifiée.*

Nathalie

ÉBAUCHE

*Coeur de l'éternité
qui irrigue les mondes,
je flaire ton éclair, ton filement d'étoiles,
ce lien entre nous,
rameau d'une nature presque étrangère à notre argile,
subtil, pareil à cet amour qui nous relie aux morts.*

*Simple vivant, poussière aimante,
j'entends battre votre sang :*

*Je reviendrai sans cesse à travers la mémoire,
boire à ce bruit. Par lui
toutes les cordes de mon être s'accorderont à la paix.*

*Message du pays lointain, premier message sensible de l'univers,
parole d'avant toute parole, la rumeur du sang.*

*Clé d'une musique qui ne nous parle pas encore,
ce chant silencieux, qui est celui de tous,
soulève aussi le poitrail des bêtes.*

*C'est le son fondamental.
Ne l'oublie pas.
Celui qui se recueille en lui
survole la haine, l'erreur, le néant.
Il est aimanté vers toute vie,
la tendresse pour la terre.*

*Retiens cette parole innocente,
cet écho charnel du noyau de notre être.*

*Blessure à notre flanc, ce coeur, ce bourgeon qui ne cesse
de croître.*

*Et ce cri qui donne à la terre une autre pesanteur :
Blessure à ton flanc aussi, Homme de Nazareth,
cette plaie par où se délivrent l'eau, les larmes, l'Ame.*

(Variations sur les battements du coeur)

L'ARBRE BOIT L'ÉTOILE

L'arbre boit l'étoile.

Songe à l'anémone seule.

La fleur d'anémone ouvre tous les chemins.

Si la chauve-souris effleure votre joue, n'ayez pas peur.

Sœur grise de la nuit, elle est tiède et respire.

L'odeur de l'humus chante dans nos os.

Votre main dans la main est envergure d'oiseau.

Pression. Signe de vie. Bruit de source à travers vos paumes.

Trait de lumière.

*(Ainsi, naguère, la forme d'une toute petite épaule devint,
pour toujours, un chant.*

Rencontre si intense qu'elle ressemble à l'adieu).

Votre présence est si dense que le passé affleure à travers elle.

*Dans votre main où passe le sang, j'approche la flamme
de la vie.*

L'espace d'un éclair, j'avance dans le temps.

Dans l'amour de cette onde vivante, j'avance.

Vie d'un seul. Vie démesurée.

Simple flamme. Seule flamme.

*Battement du coeur : Humble oraison.
Vivant reflété jusqu'à la source des larmes.
Votre coeur, ce coeur, obscur joyau de la lumière.
En des temps sans grâce, que je m'en souviennne.*

*Ai-je atteint ma mort qui chante, fleur éblouissante
qui réveille une soif de transparence ?
Non point la mort, mais Passage – battement d'ailes éperdues, –
où nous confions nos trésors des pauvres
à l'éternité.*

*

* *

*Nous heurtons un orgue en nous-mêmes
et ses colonnes de clarté exhalent un chant,
la lumière du corps, la lumière de la terre.
Au fond de tout, il est cette douceur.
Forêt des échos.
Là où il n'est qu'une âme, la plus simple fibre du coeur.
Je bois sa lumière de perce-neige, d'étoile.*

Franc Warêt 1978

(Variations sur les battements du coeur)

CHAMP DE NEIGE

Au rouge-gorge

*Que le chant de neige unisse la tombe à la maison,
face au ciel, tel l'ancêtre et tel l'eau.
Linge frais tendu sur votre poitrine. Rosée.
Désert. Alliance de lampes aiguës. Hostie palpitante.*

*Mille parcelles d'étoiles brisées pépient ici
en cet espace plane
où leurs appels au faite du souffle, affleurent
et s'aplanissent dans la seule voix de la neige.*

*Ce soir, des feuillets glissent sur votre table,
criblés de signes du temps jadis,
ils viennent vers vous dans leur jeunesse,
un son luthé de feuilles sèches.*

*Neige, brûlante attente,
soyons ensemble en cette veille.
La journée livre son chant.
Voici le livre de cristal ouvert.
Nous pressentirons l'essentiel, l'empreinte la plus ténue,
les pas qui furent doux à la poussière.*

*Quelqu'un avance dans son Dieu et ne le connaît pas.
Un autre ferme les yeux, dénoue sa forme, ses amours.
L'enfance ne goûte pas son propre parfum qui s'évapore.
Les larmes déracinent la terre.*

*Qu'une mémoire nous recueille,
nous qui ne nous souviendrons pas de nous-mêmes.
Mémoire qui engrange nos songes.
Mémoire-Terre, terre féconde qui mûrit notre vie,
la prolonge et l'emporte dans son Attente.*

*Neige patiente, dernier retranchement de l'âme,
donne-moi ton silence. Nous irons à la rencontre des vies,
des migrations qui soulèvent les gestes.
Nous recueillerons les histoires perdues.*

*(Un oiseau frappe de l'aile aux portes closes,
crécelle, claquement des rémiges,
sans voix, dans l'attente)
C'est ainsi qu'il n'est plus de musique ne moi,
mais cette parole jetée à la flamme des vents,
parole d'enfant, de mourante, de bâtisseur, de voyageur.*

*Celui qui chante croit vivre face à face,
à la hauteur de ce qu'il aime,
mais un ange seul pourrait chanter notre vie inachevée,
s'asseoir et rêver sous l'arbre bruissant de notre sang.
Je ne suis pas en face de moi,
face à la vie,
face à la mort,
jamais face à face
mais l'âme en éveil pour naître avec celui qui naît.*

(Variations sur les battements du coeur)

ÉCHO répond :

*L'apparence sans cesse s'évapore.
Toujours plus étroite est la lumière,
mais toujours plus profonde
et plus profonde sa jeunesse
et si jeune que le temps ne l'évoque plus.*

*Mémoire-dentellière,
quelle musique,
quelle source perdue dont la course nous traverse
et nous devance
brodes-tu en chemins purs ?
Quelle irremplaçable figure,
fleur taillée dans la rosée ?*

*Je reviendrai vers toi avant de m'épandre.
Ainsi avant de naître, avant de mourir,
on touche du front la lumière.*

*Visage, de la mémoire êtes-vous le chant secret ?
Est-ce déjà l'éternité
qui me bat dans les tempes, dans le sang ?
À travers tant d'adieux je m'éclaire
à votre blessure.
L'adieu est-il la mesure secrète du chant ?*

Décembre 1983

(Variations sur les battements du coeur)

Synthèse

Elle est à la fois « facile » et « difficile », la poésie d'Anne-Marie Smal.

« Difficile » pour ceux qui sont soucieux de déterminer, avant tout, « ce que ça veut dire ». Un peu comme si la poésie, c'était « traduire » du français de tout le monde dans un langage ésotérique.

Ceci ne **signifie** pas que la poésie d'Anne-Marie **signifie** peu. Bien au contraire. Mais le poème ne livre son message (si on accepte ce mot usé) qu'à la fin d'une réflexion qui ne se dénoue pas tout de suite. Et ce message, souvent, ressemble à ceux de la musique plus qu'à ceux du langage.

Mais cette poésie est « facile » pour qui est sensible, avant toute quête d'un « sens », au jeu souverain, mais peu « dicible » des résonances qu'éveillent les paroles par leurs communions, le charmant ou merveilleux imprévu de leurs unions :

Le silence est une branche en fleur

L'oiseau lit les chemins dans son coeur

Dans l'odeur miséricordieuse de la terre

Secrète fêlure de la mort en nous

La pluie et son bateau d'iris

un son luthé de feuilles sèches

là où les orgues se taisent pour entendre

où la poussière même est rayonnement

Dans les yeux des vivants, déjà, nous apprenons à devenir poussière.

La lampe brûlait pour des jonquilles.

Mais cette parole jetée à la flamme des vents

L'adieu est-il la mesure secrète du chant ?

Bois au coeur de porcelaine bleue du matin.

Reconnaissons que plus d'une de ces *unions* peut déconcerter au premier contact :

Mille parcelles d'étoiles brisées pépient ici.

Mais si on sait qu'il s'agit d'un *Champ de neige*, que la poète s'adresse à la *neige patiente* (*Neige, brûlante attente, soyons ensemble en cette veille*), la double métaphore s'harmonise ou, en tout cas, désamorçe le reproche d'incohérence que pourrait susciter l'absence de contexte. La *voix de la neige* justifie l'insolite *pépient*, en fait un *chant* multiplié, éparpillé, comme les *parcelles d'étoiles*.

Avons-nous vraiment à parler de métaphores ou, plutôt, selon le mot de Senghor, d'*images analogiques* ? Hé oui ! Aucun langage n'y échappe, et surtout pas celui de la poésie. Elles abondent chez Anne-Marie. Très rarement gratuites ou seulement ingénieuses, elles sont parfois étranges, mais elles engagent la pensée dans des profondeurs pleines d'échos.

*Les mêmes rouets de chair nous ont tissés,
Les rameaux de nos veines nous éclairent.*

L'odeur de l'humus chante dans nos os.

Mères, êtes-vous notre premier tombeau ?

Mémoire qui engrange nos songes

*Gisante enchâssée dans le marbre tendre (il s'agit d'une enfant qui s'est
couchée dans la neige)*

Mémoire,

Lavoir d'or de la mémoire, je t'abandonne ici.

...

Je suis triste comme une île oubliée des oiseaux.

Parfois, développée, une de ces « images » forme un petit poème dans un grand. Y a-t-il rien de plus simple - et poétiquement évocateur - que ce croquis à propos d'une parole qui n'atteint pas son but :

*Ainsi les enfants lâchent des branches enflammées
dans les puits. Au plus profond, elles descendent, échevelées,
s'éteignent dans le froid,
n'atteignent pas cette eau si pure qu'elle semble aérienne.*

L'« image » littéraire cède quelquefois à l'image pure et simple. Mais, même alors, le poème dépasse la description ou la songerie.

La rose de juin s'effeuille au vent.

Sifflement doux de grive musicienne.

En rêvant, les chevaux du soir reviennent boire.

*Le saule bleu rabat au sol sa flamme.
Naître ! Respire !
Sois fidèle à cette naissance.*

On devine plus d'une fois l'«enchâssement» d'un élément biographique.

*Comme autrefois, par jeu
l'enfant s'allongeait dans la neigeuse semence,
y sculptait son corps.*

...

*Parvis. Cierges brûlés dont nous imaginions
la lumière éclairer l'autre côté du monde*

*Une femme noire, sans âge, au profil de lièvre peureux,
comble une enfant d'histoires perdues.*

Les chevaux sont nombreux dans l'oeuvre (*Te veillent tes chevaux de sueur et de brume*). Quand Anne-Marie parle de *l'haleine des chevaux qui nous aimèrent*, Dieu sait s'il ne faut pas y voir une réminiscence de l'exode de 40 : *nous nous sommes précipités parmi les chariots, les chevaux (je sens encore l'haleine d'un cheval dans mon cou)*.(lettre du 9-9-85).

Les premiers recueils, c'est certain, doivent aux tragédies vécues de la guerre beaucoup de leur hantise de la mort et du sang.

Mais cette poésie si personnelle, si manifestement marquée par une vie, un entourage, une nature et des saisons éprouvées, cette poésie offre

un paradoxe relativement rare. Alors que la poète use très souvent de la première personne (et les «deuxièmes personnes», nombreuses, humaines ou non, sont souvent sans visage), alors qu'Anne-Marie transmue en poésie – merveilleuse alchimie – ce qu'elle voit ou vit, ce qu'elle se rappelle ou qu'elle rêve, ce qu'elle sent ou ressent, elle se fait voir très peu elle-même. Le mot *pudique* n'a pas bonne presse : les complaisances à soi-même, les étalages affectivo-charnels, dans nos littératures, ne sont certainement pas raréfiés depuis Verlaine ou Léautaud. Mais comment qualifier autrement cette poésie à la fois délicate et austère (je ne dirais plus *virile*, tant se recèle de féminité dans maintes évocations). Et quand il arrive à la femme de se livrer un peu plus, c'est surtout en tant que fille ou mère.

Soit :

Mère, pourquoi m'as-tu hélée sur les rives du sang?

[...]

... tisser l'homme dans tes entrailles,

maille de chair et maille d'âme

sans comprendre ni voir?

(1951)

Soit :

Je te regarde, mon enfant, jeune fille,

ton visage est pareil à la porte d'or

des beaux baptistères

qui parlaient à ceux qui ne savaient pas lire.

Ton visage a la forme des fruits,

ton visage a la forme vitale du coeur

(1983)

Les fervents de l'ordinateur, Dieu merci, ne convainquent plus guère quand ils fondent des révélations littéraires sur la fréquence de certains mots. Il n'en reste pas moins que ces mots, témoins discutables, ne sont pas à négliger. Deux d'entre eux dominent dans l'oeuvre : *neige* et *sang* (un linguiste aimerait parler des «champs sémantiques» de la neige et du sang). Veines ou sèves, naissance ou vie, lumière ou feu, des associations fréquentes révèlent le poids, dans l'oeuvre, du thème du sang :

*Le sang illumine des trésors dont j'ai perdu le sens,
il m'aveugle de sons et d'éclairs*

*Sang, tu l'abandonneras
mon corps torturé de ta lumière,*

...

*au pied de l'arbre de nos veines
Les rameaux de nos veines nous éclairent
Notre histoire est dans nos veines
une orfèvrerie de feu.*

*... telle une goutte de sang
dans notre coeur, soulevée, emportée
dans notre lumière.*

Quels chants s'évaporent des fleuves lassés de tes veines ?

les pierreries de notre sang

*Sang offert à l'espace ! (Où donc est l'estuaire de nos jours ?)
Tu veux emporter tes racines terriennes et t'élancer
vers tes racines-flammes.
parole d'avant toute parole, la rumeur du sang.
sous l'arbre bruissant de notre sang.*

On relèverait au moins autant de vers consacrés à la *neige*. La fréquence d'autres mots significatifs est moins imprévisible : *mort, vie, coeur, lumière, eau, arbre, main, feu, flamme, étoile, temps, chemins, vents, aile, son, mémoire, etc.*

Ce qui précède ne donne qu'une idée fruste de la diversité de l'oeuvre, à la fois si dense et si aérée. N'est-il pas téméraire de tenter d'en faire une «synthèse de synthèse»? Mouvantes, solidaires, pathétiques, deux dominantes se mêlent ou s'affrontent.

D'une part, l'obsession douloureuse et inquiète de la mort, du néant, de l'irréversible, de l'inaccessible, d'un divin peut-être vide ou vidé de Dieu.

En contrepoint, l'*émerveillement* devant les créatures et la Création. À partir d'horizons chers, les yeux très sensibles d'Anne-Marie, qui voient juste et beau, contemplant cette Création, de la glaise à l'étoile,

dans l'effusion, l'émerveillement, la compassion de ce qui vit.

Jacques POHL
Professeur honoraire de l'U.L.B.